

Quatre lettres à Léonie Guyot

Gabrielle Roy and François Ricard

Volume 26, Number 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029468ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029468ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, G. & Ricard, F. (2014). Quatre lettres à Léonie Guyot. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 183–192. <https://doi.org/10.7202/1029468ar>

Quatre lettres à Léonie Guyot¹

Gabrielle ROY

présentées par François RICARD

Pendant ses années d'enseignement et de théâtre à Saint-Boniface, Gabrielle Roy a trouvé en Léonie Guyot (1908-2005) une de ses amies les plus proches. Collègues à l'Institut Provencher, où Léonie est maîtresse de troisième année tandis que Gabrielle enseigne aux petits de première année, elles ont la même vision «moderne» de l'enseignement. Mais ce qui les attache surtout l'une à l'autre, c'est leur goût commun pour l'art et la littérature, leur souci de l'élégance et des bonnes manières, sans oublier leur attachement au célibat, leur confiance en elles-mêmes et leur besoin de liberté. De 1931 (l'année où Léonie arrive à Provencher) jusqu'en 1937 (l'année où Gabrielle quitte définitivement le Manitoba), elles se voient régulièrement en dehors de l'école, se retrouvant tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre pour échanger plaisanteries et confidences, fréquentant les mêmes gens et participant aux mêmes activités. Au printemps 1933, par exemple, lors d'une soirée organisée par le «Cercle d'études Marie-Rose» de l'Académie Saint-Joseph, elles s'amuse à prononcer chacune un discours ampoulé sur le thème «La vie rurale est-elle préférable à la vie urbaine?»; le sort en ayant décidé ainsi, c'est Gabrielle qui défend la campagne et Léonie, la ville². Même si elles n'auront plus l'occasion de se retrouver après le départ de Gabrielle pour l'Europe, leur amitié demeurera toujours intacte, fondée sur une admiration

1. © Fonds Gabrielle Roy, Montréal

2. Une transcription manuscrite du discours de Gabrielle Roy, que Léonie Guyot avait remise à Roger Léveillé, se trouve dans le fonds J.R. Léveillé de la Société historique de Saint-Boniface (référence: 0348/1799/595); quant au discours de Léonie, il est conservé dans le fonds Léonie Guyot de la SHSB (cote provisoire: PA 1211).

et une affection réciproques, comme en témoignent les quatre lettres que nous publions aujourd'hui.

Ces quatre lettres signées Gabrielle Roy faisaient partie des papiers personnels de Léonie Guyot et se trouvent aujourd'hui aux archives de la Société historique de Saint-Boniface³. La première remonte au printemps 1937, époque où Gabrielle Roy habite toujours à Saint-Boniface (elle partira au mois de septembre suivant), à deux pas de chez Léonie; c'est une lettre de pure compassion, dans laquelle elle tâche de consoler son amie de la perte de sa mère. Les deux suivantes datent du premier séjour de la future romancière en Angleterre, entre l'automne 1937 et les premiers mois de 1939; elle y évoque sa vie à Londres, ses études, ses fréquentations. Enfin, la quatrième lettre est de novembre 1945, alors que Gabrielle Roy se trouve à Rawdon, au nord de Montréal, où elle se repose du tourbillon dans lequel elle vit depuis la publication de *Bonheur d'occasion* cinq mois plus tôt. Ces documents ont un réel intérêt biographique. Les trois premières lettres sont parmi les plus anciennes que nous possédions de Gabrielle Roy, et les deux qu'elle a écrites de Londres, parmi les très rares témoignages directs de cette époque de sa vie.

La deuxième, celle de février 1938, est tapée à la machine, tandis que les trois autres sont écrites à la main. Nous les reproduisons ici telles quelles, en nous bornant à normaliser les en-têtes, à modifier çà et là quelques ponctuations et à corriger les rares orthographes ou accords défectueux.

F.R.

* * * * *

PREMIÈRE LETTRE

Saint-Boniface, Man.,
le 26 avril 1937.

Mon petit,

Hier soir je suis allée tard devant ta maison. Elle était plongée dans l'obscurité et le vent pleurait tout alentour. Je n'ai

3. Fonds Léonie Guyot (cote provisoire: PA 1211). Les lettres de Léonie à Gabrielle Roy n'ont pas été retrouvées.

jamais osé frapper à ta porte. Et pourtant j'aurais tant voulu te voir et pleurer toute seule avec toi, dans un petit coin sombre du grand salon vide.

Pauvre petit! Ta douleur est si grande. Je songeais en m'en revenant à pas lents sur les trottoirs cahoteux, je pensais au beau regard serein de ta mère. Tu sais comme ses magnifiques yeux noirs, remplis de bonté et de tendresse, avaient l'air de voir loin, loin au-delà des mesquineries et des petites choses de la vie. Et je m'en allais toute seule avec dans l'âme le souvenir de ce beau regard chargé d'idéal et je sentais des larmes mouiller mes joues.

Et je me sentais envahie par un lourd, lourd chagrin qui devait être le tien et dont j'espère avoir allégé un peu le poids en t'aidant ainsi à le porter pendant quelques instants.

Je me rappelais les vers de Sully Prudhomme que nous nous disions il n'y a pas si longtemps, tu te souviens:

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.⁴

Rappelle-toi de cela, Léonie. Il faut penser à cela, vois-tu. Il faut penser que le beau regard clair de ta mère est toujours posé sur toi, avec la sereine confiance que toi tu restes pour consoler et guider les plus faibles, ceux qui se sont toujours appuyés sur toi dans ta famille et qui auront plus que jamais besoin de toi. C'est toi qui as toujours porté les responsabilités, c'est toi qui les porteras toujours, pauvre chérie, parce qu'il semble qu'ici-bas Dieu demande beaucoup de certaines belles âmes fortes et grandes, comme la tienne.

Ta mère sera toujours près de toi, t'aidant. Tu verras. Ce sera moins cruel que tu le penses maintenant, car elle ne sera jamais loin et son esprit ne te quittera pas. Bien souvent les êtres

4. Sully Prudhomme (1839-1907), «Les yeux», dans *Stances et poèmes*, Paris, Achille Faure, 1865, p. 30.

qu'on a aimés sont plus près de nous dans la mort que dans la vie – surtout des êtres nobles comme ta mère.

Pauvre petit! Excuse-moi de te parler ainsi. Je voudrais tant faire pénétrer un peu de douceur dans les profondes ténèbres de ton âme. Je voudrais tant soulager un peu ton chagrin. J'irai te voir bientôt. En attendant, repose-toi, ménage-toi, et regarde loin, loin dans l'avenir. Il y a beaucoup de bonheur qui t'attend.

Gabrielle

* * * * *

DEUXIÈME LETTRE

106, Lillie Road,
Londres, S.W. 6.⁵
vendredi le 25 février [1938].

Léonie Mia,

Hier après-midi en longeant la Tamise, je songeais tout particulièrement à toi. Tu cheminais avec moi, le long des quais, sous le doux soleil de Londres. Le ciel de Londres quand le soleil y paraît est d'une douceur incomparable; il ressemble à des grands oiseaux blancs aux ailes largement ouvertes flottant avec paresse. Tout est reposant alors et paisible, d'une paix que j'aurais de la peine à te décrire tant elle n'appartient qu'à Londres et ne se rencontre nulle part ailleurs. Cette promenade de «Charing Cross» à «Blackfriars» où est situé le Guildhall est celle que je préfère⁶. Souvent, quand la température le permet, je descends deux gares avant «Blackfriars» et continue jusqu'à l'école à pied. Ces quinze, vingt minutes de marche le long de la rivière⁷ me mettent de la poésie dans l'âme pour le reste de la

5. Gabrielle Roy s'est établie à cette adresse peu après son arrivée à Londres en novembre 1937, et elle y restera jusqu'à l'été suivant; ses logeurs s'appellent Gladys et Geoffrey Price, qu'elle évoquera quarante ans plus tard dans *La détresse et l'enchantement* («Un oiseau tombé sur le seuil», chap. VI).

6. Le Guildhall School of Music and Drama se trouve dans John Carpenter Street; Gabrielle Roy y est entrée comme élève en art dramatique dès son arrivée à Londres et continuera de la fréquenter jusqu'à l'été 1938. Voir *La détresse et l'enchantement*, «Un oiseau tombé sur le seuil», chap. VII.

semaine. À vrai dire, cependant, c'est le seul endroit de Londres qui me plaise entièrement. Beaucoup du reste est banal et sans pittoresque, mais les quais ou «*embankments*», ainsi qu'on les surnomme, sont l'essence même de la grande ville.

Je voudrais te les décrire et ne sais trop comment m'y prendre. Imagine-toi d'abord une grande promenade large et bien ouverte donnant sur la rivière qui est à peu près le double en largeur de notre rivière Rouge. Au-dessus, dans l'air d'un bleu de rêve, d'un bleu doux, presque blanc à force d'être déteint, passent et repassent sans cesse des grandes mouettes blanches au long vol gracieux. Des barques glissent lentement sur l'eau, des petits vapeurs passent rapidement, une sirène, au lointain, annonce le passage d'un freighter, et au-delà de la rivière se découpent les plus anciennes, les plus harmonieuses et pittoresques institutions de Londres, «Whitehall» d'où Charles I se rendit à l'endroit de son exécution, le grand hôtel cosmopolite le «Savoy», «Westminster Abbey», les bâtisses du parlement. Plus loin, toujours en suivant la rivière, l'œil découvre, dans un quartier moins impressionnant et moins austère mais plus animé cependant, le pont «Waterloo», quelques voiliers historiques amarrés contre les quais, des voiliers qui ont tout un passé glorieux derrière eux et qui évoquent chacun une histoire souvent fantastique. L'un, «The Discovery», porte une grande affiche qui signale le fait qu'il s'aventura dans les mers du Nord à une lointaine époque. Toute cette partie de Londres est infiniment riche de souvenirs historiques et plonge l'imagination à chaque pas dans les dédales mystérieux et séducteurs du passé.

À quelque distance du voilier «Discovery», toujours là, immobile dans les eaux basses de la rivière, un obélisque s'élève très haut au bord de la promenade. Cet obélisque, pendant des siècles, reposa dans le sable du Sahara, jusqu'au jour où une organisation d'explorateurs tenta de le transporter en Occident. La plaque apposée à l'obélisque raconte qu'une tempête assaillit le navire chargé de ce monument et qu'on dut le laisser à la mer en quelque part dans la baie de Biscay⁸. Plusieurs années après,

7. Ici, comme dans la suite de sa lettre, Gabrielle Roy, peut-être influencée par l'anglais, emploie le mot «rivière» pour désigner la

on retourna pêcher cet obélisque étrange et, après maintes aventures, on l'installa enfin à l'endroit où il est resté depuis, mystérieux, élançé, et curieusement étranger, il me semble, à ce qui l'entoure.

Mais l'obélisque n'est pas la seule curiosité des quais. Ils révèlent à chaque pas toutes sortes d'histoires, la misère des mendiants attardés là à vendre quelques cartes postales ou pitoyables peintures provenant de leurs propres efforts ou bien encore des marrons chauds qu'ils annoncent d'une voix criarde et chevrotante qui ne détonne pas dans cet air doux et plein de vols toujours indolents. Les quais sont le cœur même de la capitale; ils proclament sa richesse, sa majesté, et aussi sa triste et sale pénurie, sa grande détresse.

Mais assez sur ce sujet; je crains que tout cela doit affreusement t'ennuyer. Je t'envoie un programme d'une représentation de l'école. Comme tu verras sans doute en l'examinant, le Guildhall est d'un style très académique, très traditionnel. Et c'est tout à fait cela. Mais cela n'empêche pas que c'est un endroit merveilleux pour étudier la musique ou la technique du théâtre. C'est la meilleure académie de ce genre, je crois sincèrement, non seulement à Londres mais dans toute l'Europe. Je voudrais bien y rester deux ans maintenant que j'y suis, mais je ne vois pas beaucoup, hélas, comment cela pourrait se faire à moins que je gagne le gros lot à la loterie. Je suppose que je pourrais me trouver une occupation en dehors de mes heures de cours, mais il reste à savoir si cela me laisserait suffisamment de temps. Quelquefois je m'ennuie à mort et alors je suis contente à la pensée que dans cinq ou six mois je serai de retour, mais d'autres fois, je me dis que je voudrais retarder encore mon départ.

J'ai visité avec Clelio la Tour de Londres, il y a quelques jours⁹. Nous avons été très impressionnés et Clelio avait des réflexions qui sentaient Saint-Boniface à des endroits qui ne

8. Il s'agit d'un calque de l'anglais «*Bay of Biscay*», désignant ce qui s'appelle en français le golfe de Biscaye, plus communément appelé golfe de Gascogne.

9. Clelio Ritagliati (1900-1988) est un jeune violoniste avec qui Gabrielle Roy s'était liée d'amitié à Winnipeg et qui séjournait en Angleterre depuis 1936.

rappelaient guère Saint-Boniface et c'était amusant de l'entendre, je t'assure. À l'occasion de la visite de Vincent Massey¹⁰, nous avons été convoqués à une réception chez Lady Frances Rider et cela m'a donné la chance de faire la connaissance de plusieurs Canadiens¹¹.

Mais parlant de Lady Frances qui est ma bienfaitrice et sainte de prédilection, j'ai par son entremise été invitée à passer deux semaines dans le comté de Dorset à Pâques chez une famille d'aristocrates. Te raconterai mes impressions plus tard. Ça promet d'être joli¹².

Eh bien voilà, je crois que c'est assez pour cette fois. Je vais te quitter et sans doute m'abandonner au charme de mon radio pour le reste de la soirée. J'ai vu, soit dit en passant, un magnifique film français ces jours derniers, «Un carnet de bal»¹³. Excuse les fautes d'imprimerie, c'est-à-dire de typographie,

10. De 1935 à 1946, Vincent Massey (1887-1967) dirige le Haut Commissariat du Canada au Royaume-Uni, dont le siège se trouve à la *Canada House*, dans Trafalgar Square. De 1952 à 1959, il sera le premier Canadien à occuper le poste de Gouverneur général du Canada.

11. Lady Frances Rider (1888-1965) s'occupe des étudiants du Commonwealth en séjour à Londres, qu'elle reçoit régulièrement dans son appartement de Sloane Square et à qui elle dispense toutes sortes de bienfaits. Gabrielle Roy lui rend hommage dans un article de *La Liberté et le Patriote* publié quelques mois après cette lettre à Léonie («Lettre de Londres: si près de Londres... si loin...», 5 octobre 1938; article qui sera repris en partie dans *Le Devoir* du 29 décembre 1938, sous le titre «Une grande personnalité anglaise: Lady Francis [sic] Ryner [sic]»). Dans *La détresse et l'enchantement* («Un oiseau tombé sur le seuil», chap. VIII, IX et XIII), Gabrielle Roy se souviendra de ces réunions chez Lady Frances et de sa rencontre, au cours de l'une d'elles, de Stephen Davidovich, jeune Canadien d'origine ukrainienne avec qui elle a une liaison pendant le printemps et l'été 1938.

12. Gabrielle Roy raconte ces visites dans un billet de *La Liberté et le Patriote* (27 juillet 1938) intitulé «Lettre de Londres: choses vues en passant», puis, beaucoup plus tard, dans *La détresse et l'enchantement* («Un oiseau tombé sur le seuil», chap. XV).

13. Film français de Julien Duvivier (1896-1967), sorti à l'automne 1937.

je t'écris à la hâte et mes doigts volent avec impatience. Tu comprends. Chérie, écris-moi bientôt.

À toi, toujours,

Gabrielle

* * * * *

TROISIÈME LETTRE

4 Sutton Lane, Chiswick,
Londres, W. 4.¹⁴
24 nov[embre] 1938.

Chère petite Léonie paresseuse,

Enfin oui, depuis si longtemps que je ne reçois que des tout petits bouts de lettres de toi. Je te remercie quand même du programme des conventions que tu m'as envoyé¹⁵, mais j'aurais beaucoup mieux aimé quelques mots de ta blanche main.

Je vois que tu es devenue une institution permanente de la convention de notre province. Enfin, ça veut dire une robe de convention neuve, n'est-ce pas, et puis, qui sait, un corset peut-être – ou du moins une gaine pour amincir ta taille – et refouler... hum, hum.

Comme tu le vois, je suis d'humeur à dire des folies, tout comme au temps où je t'envoyais au no. 15 des vers, ou était-ce de la prose...? sur ton smock usé¹⁶. C'était le bon temps.

-
14. Après avoir passé l'été 1938 à Upshire, chez Esther Perfect et son père, Gabrielle Roy s'installe à cette adresse à compter du mois d'août; ses logeurs s'appellent Mr et Mrs Norton.
 15. Il s'agit des réunions annuelles d'institutrices auxquelles les deux amies avaient coutume d'assister. Ainsi, au printemps 1933, lors d'une réunion de la section locale de l'AECFM, Léonie a prononcé une conférence, et c'est Gabrielle qui l'a présentée; l'année suivante, celle-ci a présidé une séance du congrès de la South Eastern Teachers' Association of Manitoba au cours de laquelle Léonie a parlé de «*social education*».
 16. La classe dans laquelle Léonie enseignait à l'Institut Provencher portait le «no. 15». Le mot anglais «*smock*» désigne une blouse de travail portée par les femmes.

Je suis installée pour quelques minutes dans le salon d'attente de la Maison canadienne à attendre un copain avec qui je dois aller dîner tantôt et puis ensuite au théâtre¹⁷.

Je m'en paie deux ou trois par semaine ces jours-ci. Je voudrais bien que tu y sois. Ce que tu rigolerais des centaines de petites manies drôles des Anglais. Enfin, ils ne sont probablement pas plus bêtes que nous.

Tâche de m'écrire prochainement une longue lettre et réparer la peine que tu m'as faite en me délaissant depuis tant de mois. À propos, tes cuillers, tu ne m'as pas encore dit: en veux-tu des petites, des grandes, en or, en argent?

Veuille préciser et au plus tôt, je t'en prie.

Je t'embrasse sur les deux joues, sur le bout du nez et puis encore.

Gabrielle.

QUATRIÈME LETTRE

Rawdon¹⁸,
le 1^{er} novembre [1945].

Chère Léonie,

Ta bonne lettre, qui m'est enfin parvenue après m'avoir suivie à travers deux ou trois déplacements, m'a certainement causé beaucoup de joie.

Je suis heureuse que Provencher se rappelle ainsi de moi, et tu as beaucoup d'amabilité de me rapporter ces détails.

17. Le papier sur lequel Gabrielle Roy écrit cette lettre porte l'en-tête «*Visitors' Writing Room, Canada House, Trafalgar Square, London, S.W.1*».

18. Depuis 1943, Gabrielle Roy s'est installée dans ce village de la région de Lanaudière, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Montréal, dans la région natale de sa mère; elle est pensionnaire chez M. et Mme Tinkler. En novembre 1945, le succès de *Bonheur d'occasion* (paru à Montréal au mois de juin précédent) bat son plein au Québec et est sur le point d'entamer sa carrière aux États-Unis et en France; du jour au lendemain, la romancière est devenue une vedette de la scène littéraire.

Ce soir, les Manitobains établis à Montréal me fêtent à un dîner au Pennsylvania¹⁹.

Quel dommage que tu ne puisses y être. Comme nous évoquerions avec entrain nos bonnes blagues d'autrefois.

Ta lettre a eu ce mérite touchant de me replonger dans les années passées où, ne le sachant peut-être pas, nous vivions une jeunesse si libre, si merveilleuse!

Dis bonjour, veux-tu, à toutes les camarades de l'école pour moi²⁰.

J'aimerais à aller vous surprendre, un bon jour, à cette heure de la récréation quand, dans la cour, vous vous promenez en «magister», les bras noués sur la poitrine.

La Denise, «ma souris», ainsi que je l'appelais, que devient-elle?

Et Anna, cette chère Anna? Elle aussi m'a écrit un mot et dis-lui bien que je vais lui répondre avant longtemps.

J'aime de moins en moins, tu sais, les exigences du monde, mais en ce moment il m'accable de certaines contraintes qu'il faut subir, du moins pour quelque temps.

Répète donc aussi à M.-R. Beaulieu ce vers qui lui plaisait tant et qu'elle croyait de moi:

Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.²¹

Ma chère Léonie, je te remercie des bons souhaits de tous que tu me transmets avec une si bonne grâce, et je t'embrasse bien affectueusement.

Gabrielle

19. Situé rue Saint-Denis, au sud de Sainte-Catherine, le Pennsylvania est alors un des hôtels les plus réputés de Montréal.

20. Parmi ses collègues institutrices de l'Institut Provencher, Gabrielle Roy mentionne ici Denise Rocan, Anna Marion et Marie-Rose Beaulieu.

21. Citation approximative des vers 15-16 de la «Consolation à M. Du Périer» de François de Malherbe (1555-1628).